

George Sand et l'Italie

Tout commence avec le voyage à Venise, *ville marécageuse* sous domination autrichienne, mais aussi *la plus belle ville de l'univers*, en compagnie du jeune poète Alfred de Musset. Amours folles des *Amants de Venise* passés à trois avec leur médecin Pietro Pagello tout juste âgé de 27 ans. Heures chaudes et orageuses de janvier à août 1834 sur lesquelles on n'a cessé d'écrire et d'abord les deux principaux intéressés : Musset dans *On ne badine pas avec l'amour*, une pièce aux accents autobiographiques, en réalité précédée par Sand dans la première de ses *Lettres d'un voyageur, Venise*, publiée dans la Revue des Deux Mondes de Buloz dès le 15 mai où elle trace le portrait souffrant de Musset (qui en a pris connaissance préalablement à Paris) sous le sceau de l'anonymat sans abuser personne, notamment pas lui : *Une force effrayante te débordait (...) Quelles visions ont passé dans le vague de ton délire ? (...) Quels secrets insaisissables à la raison humaine as-tu surpris dans l'exaltation de ta folie ? (...) N'as-tu rien vu de plus ? (...) Dis-le moi, dis-le moi (...).* *Ecoute, écoute, Dieu terrible et bon !* ainsi dans son désespoir s'en remet-elle à *l'espérance du ciel, (...) Dieu juste, mais paternel.*

Une lettre privée est à retenir, celle de *Paris, début janvier 1835* : *Hélas mon enfant !* écrit George Sand, *Nous nous aimons, voilà la seule chose sûre qu'il y ait entre nous (...)* *Je te tuerai* (mot peu sandien) *peut-être et moi avec toi* (très romantique !) *penses-y bien. Si tu reviens à moi, je ne peux te promettre qu'une chose, c'est d'essayer de te rendre heureux* (mais) *cette patience* (que je te demande) *n'est guère de ton âge* (il a 23 ans et elle 30 et mariée, mère de deux enfants). *Ma vie t'appartient et quoi qu'il arrive, sache que je t'aime et t'aimerai...*

Elle dira plus tard que c'est de l'histoire ancienne et qu'elle ne veut plus le revoir : lettre confidentielle à Marie d'Agoult, de La Châtre, du 25 mai 1836.

Ainsi s'achève sans drame la plus retentissante passion amoureuse du XIX^{ème} siècle.

George Sand avait une autre grande passion, la République sociale en France et en Italie dont elle suivait de près les événements. Ainsi entra-t-elle en relation épistolaire avec le célèbre républicain romain Giuseppe Mazzini, idéologue patriote et révolutionnaire, l'un des premiers artisans du *Risorgimento, la Renaissance*, avec le double objectif de libérer l'Italie de la botte étrangère et réaliser son unité, ce que l'on a appelé *la Question italienne*, avec Garibaldi au premier plan militaire.

Thierry Bodin publie plusieurs lettres de George Sand à Mazzini dans folio classique 4061, certaines très longues et très explicites, mais l'on sent bien que leur relation engagée dès 1843 sous les meilleurs auspices de respect et d'admiration réciproques, se dégrade en fâcherie à partir de 1852 quand Mazzini préconise l'unité des socialistes français alors que George Sand l'estime *impossible* tant la division règne en maître de chapelles aux aurores du Second Empire qui ne s'écroulera qu'en 1970 ouvrant enfin la voie à une République *bourgeoise* à laquelle se résigne la Dame de Nohant vieillissante.

Reste alors cet ultime voyage à Rome.

A David Richard, le 21 août 1855 : *J'arrive de Rome, mon ami, et il ne faut pas me parler de culte, bien que j'ai reçu très poliment et en observant l'étiquette de m'agenouiller, la bénédiction du Saint-Père (Pie IX, 1846-1878, dogme de l'immaculée conception, infaillibilité du pape dans ses œuvres, non passimus, Syllabus, fête du Sacré-Cœur, fondation de l'Osservatore Romano) en pleine figure. Je ne lui en veux pas d'être pape, ce n'est pas sa faute (...) cela prouve que l'église officielle est morte, et quand une forme meurt, c'est qu'elle a fait son temps (ce que le temps ne prouvera pas).*

Déiste obstinée et confiante en Dieu bon, George Sand est représentée par abus sous le pinceau d'Auguste Charpentier avec une grosse croix chrétienne sur la poitrine (1838) ce que reprend à tort le Hors-série du Monde qui lui est consacré en 2018, quand elle a précisément déclaré à David Richard que *je ne serai jamais catholique que dans le passé (...) quant à moi, je ne sens pas le besoin d'intermédiaires vivants entre le ciel et moi.*

On dit tant de choses à propos de moi. Je ne suis ni catholique ni Saint-Simonienne, au comte de Châteauvillard, janvier 1838.

Le séjour à Venise a été une épreuve terrible pour les deux amants.
Dès le jour où j'ai aimé Alfred, j'ai joué à tout instant avec le suicide.
Musset, outre sa fréquentation des bordels, a été frappé d'un long et violent délire psychique qui a créé beaucoup d'inquiétude à George Sand qui veillait sur lui jour et nuit en compagnie de deux médecins et avec beaucoup d'ennuis financiers, au point de faire appel aux secours de son éditeur François Buloz et à son ami La Rochefoucauld. Ses lettres privées de folio classique en témoignent en détail. Elle travaille le plus possible : *Soyez sûr, mon ami, que ce n'est ni le courage, ni la volonté qui me manque*, à Buloz le 13 février. Néanmoins, fort ébranlée, elle s'abandonne pleine d'illusions dans les bras du jeune médecin Pietro Pagello pensant y trouver *le véritable amour* qui une fois de plus va lui échapper dans la douleur. De tout cela, il ne faut pas se moquer, car telles sont les affres de la vraie vie. Respect, Madame.

Maintenant, j'avoue que je suis débordé par l'ampleur de mon sujet qui s'étend sur plusieurs mois dans l'intimité de deux couples ; mais je n'en rougis pas, car George Sand l'a bien dit : *le sentiment qui nous unit s'est formé de tant de choses, qu'il ne se peut comparer à aucun autre. Le monde n'y comprendra jamais rien, tant mieux, nous nous aimerons, et nous nous moquerons de lui.*
A Musset à Paris, de Venise, les 15 et 17 avril 1834.

Max Bayard

10/03/20

Le séjour à Venise a été une épreuve terrible pour les deux amants.
Dès le jour où j'ai aimé Alfred, j'ai joué à tout instant avec le suicide.
Musset, outre sa fréquentation des bordels, a été frappé d'un long et violent délire psychique qui a créé beaucoup d'inquiétude à George Sand qui veillait sur lui jour et nuit en compagnie de deux médecins et avec beaucoup d'ennuis financiers, au point de faire appel aux secours de son éditeur François Buloz et à son ami La Rochefoucauld. Ses lettres privées de folio classique en témoignent en détail. Elle travaille le plus possible : *Soyez sûr, mon ami, que ce n'est ni le courage, ni la volonté qui me manque*, à Buloz le 13 février. Néanmoins, fort ébranlée, elle s'abandonne pleine d'illusions dans les bras du jeune médecin Pietro Pagello pensant y trouver *le véritable amour* qui une fois de plus va lui échapper dans la douleur. De tout cela, il ne faut pas se moquer, car telles sont les affres de la vraie vie. Respect, Madame.

Maintenant, j'avoue que je suis débordé par l'ampleur de mon sujet qui s'étend sur plusieurs mois dans l'intimité de deux couples ; mais je n'en rougie pas, car George Sand l'a bien dit : *le sentiment qui nous unit s'est formé de tant de choses, qu'il ne se peut comparer à aucun autre. Le monde n'y comprendra jamais rien, tant mieux, nous nous aimerons, et nous nous moquerons de lui.*
A Musset à Paris, de Venise, les 15 et 17 avril 1834.

Max Bayard

10/03/20